
M A N U S C R I T

RETOURS

de Fredrik Brattberg

Traduit du norvégien par Terje Sinding

cote : NOR15N1016

Date/année d'écriture de la pièce : 2011

Date/année de traduction de la pièce : 2013

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Fredrik Brattberg

Retours

Traduit du norvégien par

Terje Sinding

Pièce traduite avec le soutien du Ministère norvégien de la Culture/NORLA/Norske
Dramatikeres Forbund.

Personnages

La Mère

Le Père

Gustav

*Dans cette pièce, les dialogues alternent avec des répliques adressées directement au public.
Ces dernières sont imprimées en gras.*

I

La Mère et le Père.

Un séjour avec une cuisine américaine.

Un bow-window. Une porte d'entrée. Une porte conduisant à la chambre des parents, une autre conduisant à celle de Gustav.

Le Père est debout devant le bow-window. Il est tout dépenaillé. La Mère tricote, assise devant le poste de télévision.

LA MÈRE

A quoi bon tricoter ? Pour qui tricoter, maintenant ?

Pour toi, ce n'est pas la peine. Tu ne prends aucun soin de tes affaires.

Tu ne me les donnes même pas à laver. Alors qu'avant tu étais si soigneux.

Tu ne veux pas t'asseoir à côté de moi ? Tu ne veux pas me tenir compagnie ?

LE PÈRE

Je guette le chien des voisins. Il s'est encore sauvé.

LA MÈRE

Je ne sais même pas ce que ça va devenir. Un pull ? Autre chose ? Je tricote, c'est tout.

LE PÈRE

Puisqu'ils ont un chien, ils pourraient quand même y faire attention. C'est si difficile de le tenir en laisse ?

LA MÈRE

Viens t'asseoir, enfin. Ici, sur le canapé.

LE PÈRE

Il y a des gens à qui on devrait interdire d'avoir un chien. Tu te rends compte ? Ils ne sont même pas foutus d'aller le chercher.

Le Père regarde longuement par la fenêtre. La Mère paraît inquiète. Elle n'aime pas voir le Père regarder par la fenêtre.

Ils attendent qu'il revienne tout seul. Qu'il soit devant leur porte, à aboyer.

LA MÈRE

Tu n'as qu'à y aller, toi. Tu pourrais le chercher. Et le ramener.

LE PÈRE

Ce n'est pas mon boulot. C'est leur chien.

LA MÈRE

Si ça te tracasse à ce point, je veux dire.

LE PÈRE

J'ai assez de préoccupations comme ça.

Silence.

LA MÈRE

Viens t'asseoir, enfin. À côté de moi.

LE PÈRE

Je le vois dans la rue. Il pourrait se faire écraser par une voiture.

LA MÈRE

Tu me l'avais promis. De ne pas rester comme ça devant la fenêtre.

LE PÈRE

Je regarde le chien.

LA MÈRE

Tu crois voir des choses. Et tu ne vois jamais rien. Tu sais que ça me rend malade. Tu sais que je n'aime pas ça.

LE PÈRE

C'est si difficile de le tenir en laisse ?

Silence.

Il y a quelqu'un qui vient. Une voiture qui se dirige vers ici.

LA MÈRE

Elle va sûrement chez les Pedersen.

LE PÈRE

Non, elle ne va pas chez les Pedersen. Viens voir.

LA MÈRE

Ça peut être n'importe qui.

LE PÈRE

Viens voir. Ici, personne n'a ce modèle de voiture. Et elle ne va pas chez les Pedersen.

Elle se dirige vers chez nous.

La mère se lève, rejoint le Père devant la fenêtre.

LA MÈRE, *excitée.*

On dirait qu'elle se dirige vers chez nous.

LE PÈRE

Elle se dirige vers chez nous. Il n'y a pas de doute.

LA MÈRE

Pourtant, on ne reçoit jamais de visites. Pas à cette heure-ci, en tout cas.

LE PÈRE

C'est lui.

LA MÈRE

Mon Dieu. Si jamais c'était lui.

Elle fait demi-tour.

LE PÈRE

Non, elle continue vers chez nous.

LA MÈRE

Elle fait demi-tour devant l'allée. Ils ont dû se tromper.

LE PÈRE

Ce n'est pas sûr.

Si.

Si, elle fait demi-tour.

LA MÈRE

Je n'en peux plus. Tu crois voir des choses, et tu ne vois rien. C'est juste une voiture, des gens qui vont chez quelqu'un d'autre, qui font demi-tour devant l'allée. Tu comprends ? Je n'en peux plus.

Ça fait six mois que tu es en congé de maladie, et tout ce que tu fais, c'est de rester là. Devant la fenêtre. Il faut que tu arrêtes. Il ne faut pas rester là. Je n'en peux plus. Les faux espoirs, je n'en peux plus.

Gustav est mort.

Silence.

Sur un ton plus doux.

Je veux que Gustav ait une tombe. Je veux qu'on organise une cérémonie où nous constaterons sa mort. C'est le seul moyen de continuer à vivre.

La Mère prend le Père dans ses bras, cherche à le consoler.

S'il te plaît, tu veux bien me faire ça ? Tu acceptes ?

La Mère comprend soudain la portée de ses propres mots. Elle vient d'admettre que leur fils est mort. Elle s'effondre ; c'est maintenant elle qui a besoin d'être consolée.

LE PÈRE

Deux mois plus tard nous avons donné une sépulture à Gustav. Sur les conseils du pasteur, nous avons demandé à la famille et aux amis d'apporter des objets évoquant notre fils. Des objets qu'ils mettraient dans le cercueil. Jamais nous n'aurions imaginé que Gustav avait autant d'amis. Le cercueil a été rempli à ras bord. Partout il y avait des croix et des photos, des cierges et des objets rappelant notre fils bien-aimé.

La Mère s'assied sur le canapé avec son tricot.

LA MÈRE

Le lendemain des obsèques, il était encore devant la fenêtre à attendre Gustav. Mais Gustav n'est pas venu.

Au père.

Viens t'asseoir, enfin. À côté de moi.

LE PÈRE

Je guette le chien des voisins.

LA MÈRE

Tu ne veux pas venir t'asseoir sur le canapé ?

LE PÈRE

Tu te rends compte ? Ils ne sont même pas foutus d'aller le chercher.

Je le vois encore dans la rue.

LA MÈRE

À mesure que le temps passait, il restait de moins en moins longtemps devant la fenêtre. Petit à petit, nous avons repris notre vie d'autrefois.

Au père.

Viens me tenir compagnie.

Le Père s'assied à côté de la Mère.

II

Les parents sont assis sur le canapé, comme dans la scène précédente. On sonne à la porte. La Mère se lève sans hâte pour ouvrir. C'est Gustav. Voyant son fils, elle s'apprête à le serrer dans ses bras ; prise d'un malaise, elle s'effondre et se retrouve à lui étreindre les chevilles. Le Père accourt. S'effondrant également, il tombe à genoux et s'agrippe à son fils.

Gustav est un jeune garçon de seize à dix-huit ans. Ses vêtements sont sales et en lambeaux et il semble n'avoir rien mangé depuis longtemps. Son visage est couvert de crasse et ses larmes dessinent des rivières de boue sur ses joues creuses.

GUSTAV

Je pourrais... Je pourrais avoir quelque chose à manger ?

Gustav semble mobiliser ses dernières forces pour prononcer cette phrase. Il s'effondre à son tour ; ses parents l'empêchent de tomber.

LE PÈRE

Mon Dieu... Tu es...

LA MÈRE

Tu es affamé.

LE PÈRE

Mais bien sûr. Bien sûr qu'on va te donner à manger.

LA MÈRE

Mais bien sûr, mon garçon. Bien sûr qu'on va te donner à manger.

LE PÈRE

On va l'installer dans la cuisine.

LA MÈRE

Ici. On va l'installer ici.

Ils installent Gustav à la table de la cuisine. Le Père s'assied à côté de lui, lui touche les mains, la tête, le visage, le corps. La Mère se dirige vers le réfrigérateur.

LE PÈRE

Oh Gustav. Oh mon Dieu, Gustav, mon Dieu.

LA MÈRE

Mais on n'a rien... on n'a rien de ce que tu...

LE PÈRE

Le gigot fumé !

LA MÈRE

Ah oui.

La Mère sort.

LE PÈRE, à Gustav

On a un gigot fumé. Un gigot fumé entier.

La Mère revient avec du pain et un gigot fumé qu'elle pose devant Gustav. Gustav se jette sur la nourriture comme s'il n'avait rien mangé depuis des éternités.

LA MÈRE

Le gâteau au nougat ! Le gâteau de l'enterrement.

La Mère ouvre le congélateur. Elle revient avec un gâteau qu'elle pose devant Gustav, qui ronge maintenant l'os du gigot.

LE PÈRE

Le gâteau au nougat ? Tu comptes lui donner du gâteau congelé ?

GUSTAV

Ça ne fait rien ; ça ne fait rien...

Gustav se jette sur le gâteau avec autant d'appétit que pour le gigot. Pendant qu'il mange, la Mère l'observe. Puis elle se met derrière lui, lui caresse les cheveux, lui touche les épaules. Se serrant contre son fils, le Père pleure.

LA MÈRE

Oh Gustav, mon cher Gustav.

Ce que j'ai pu pleurer, Gustav. Ce que j'ai pu pleurer.

Mon Dieu, Gustav, ce que j'ai pu pleurer. Mon Dieu, ce que ta mère a pu pleurer.

Mon Dieu, Gustav. Mon Dieu, ce que j'ai pu pleurer.

Gustav mange. Il ne cesse de manger, comme s'il n'avait jamais vu de nourriture.

Au bout d'un moment, quand il a un peu calmé sa faim, il commence à parler. Il parle tout en grignotant l'os du gigot et en avalant des morceaux de gâteau.

GUSTAV

Vous vous demandiez où j'étais ?

LA MÈRE

Oui. Oui ; pourquoi tu n'as pas donné signe de vie ?

LE PÈRE

On était si inquiets. Si inquiets.

LA MÈRE